

Séminaire Maldiney

Eliane Escoubas

HENRI MALDINEY ET LA POÉSIE

6 décembre 2014.

Textes principaux de Maldiney sur la poésie :

- 1 - « L'art, l'éclair de l'être » 1993 (notamment « Une phénoménologie à l'impossible : la poésie » et « Naissance de la poésie dans l'oeuvre d'André du Bouchet »),
- 2 - « Art et existence » 1985 (« Se destiner dans le chant » : sur Hölderlin, « Les blancs d'André du Bouchet »),
- 3 - « Le vouloir-dire de Francis Ponge » 1993.

Poètes :

Hölderlin Friedrich (1770-1843)

André du Bouchet (1924-2001)

Francis Ponge (1899-1988).

Linguistes.

Introduction : Petit retour dans l'histoire de la philosophie

Une langue est un ensemble de signes (signifiant-signifié), disent les linguistes.

Les philosophes, depuis le *Cratyle* de PLATON, demandent quel est le rapport entre *les mots et les choses*. Dans le *Cratyle*, en effet, Socrate s'étonne de la correspondance des mots et des choses et essaie (en vain) de trouver dans les mots et les parties des mots la signification des choses – leur essence ou leur sens. En vain.

En général nous distinguons le *discours et la parole* – c'est-à-dire : le discours : ce qu'on dit ou écrit ou ce qui est à dire ou à écrire, la *signification* – et la parole : *voix*, c'est-à-dire la diction à haute voix ou à voix basse et la sonorité, la vive voix.

ROUSSEAU (dans le *Discours sur l'origine des langues*) a cherché dans la voix l'origine des langues. La parole et le chant seraient premiers par rapport au discours. Pour Rousseau, le discours est prédicatif : il dit quelque chose de quelque chose – ex : l'arbre est grand. La parole et la poésie ne sont pas prédicatives : elles sont liées à l'émotion. Maldiney va dire : alors que le discours prédicatif est un moment gnosique, la voix/la parole est un moment pathique.

Je récapitule : deux motifs dans l'analyse de Maldiney :

Discours/parole ; mots/choses. Ils ne se recouvrent pas.

Les expliciter ici successivement.

1) HÖLDERLIN - Discours/ poème. - Discours/parole

Sur ce thème, c'est Hölderlin qui va être convoqué par Maldiney.

Où se tient la différence entre discours et parole ou poème ?

Alors que le discours est essentiellement prédicatif (càd attributif), le poème par essence ne l'est pas ; la prédication abolit le poème (AEE, p.64)

Ex : le 1er vers de l'hymne *Patmos* de Hölderlin :

« Proche est
et difficile à saisir le dieu »
« Nah ist
und schwer zu fassen der Gott »

Remarques de HM sur ce poème de Hölderlin :

Les 2 parties inégales du vers sont séparés par une durée silencieuse.

. « Nah »/ »Proche » est seul. En ce moment d'ouverture, « Nah »/ »Proche » est libre de tout apport extérieur. *Autonomie du mot* dans la poésie.

. « Est » entre à son tour en phrase. C'est le mot de l'être, dit HM.

. *Sans visée intentionnelle, de mot en mot*, Nah/Proche trouve son support dans la séquence et dans le dernier mot de la séquence : der Gott/le Dieu. Le dernier mot de la séquence n'en fait pas une proposition *conclusive*, mais une proposition *exploratrice et suspensive*.

. « Und » : entre « proche » et « difficile à saisir » il y a une contrariété - mais dans le poème *il n'y a pas opposition*, mais *conjonction interne*. En prose, il faudrait écrire « aber »/ »mais ». *Autonomie* du mot confirmée ici, parce qu'elle concerne ce mot anodin, presque nul : « und »

« Nah »/ »Proche » a maintenu l'ouverture jusqu'au bout « der Gott »/ »le dieu ».

Une autre formulation est possible :

- (« Le dieu est proche et/mais difficile à saisir ».)
- (*Der Gott ist nah, aber schwer zu fassen*).

Ici, on a une phrase prédicative, qui dit quelque chose de quelque chose, phrase attributive. C'est une phrase continue, sans rythme. Alors que le poème est caractérisé par son rythme et c'est le rythme qui est « créateur » du poème.

Qu'est-ce à dire ?

Le poème, s'il est poème, crée *l'autonomie des mots*. C'est dire que les mots dans un poème sont des *noms*. « Tous les mots sont originaires des noms et l'acte propre du langage poétique est la *nomination* » (HM, p. 76).

Qu'est-ce que « nommer » ? « Nommer, c'est appeler » (HM, p. 78). Nommer, c'est appeler à la présence, faire acte de présence, - alors que désigner » c'est représenter (le mot « arbre » représente cette chose là - représenter veut

dire : remplacer, se substituer à). Donc toute la différence entre « *nommer* » et « *désigner* » est la différence entre « présence » et « représentation ». C'est la différence entre la parole poétique et le discours.

Quelques citations de Maldiney :

« Comme une ligne est faite de points, une phrase poétique est faite de mots dont chacun a une existence propre. Chaque mot y a une autonomie et par là une demeure » (p. 155)

« Un mot en discours tient sa signification de l'intentionnalité (la visée) globale de la phrase dont il est l'intégrant. Or, la poésie qui tend à réduire et même à supprimer les liaisons syntaxiques et conjonctives tend à se soustraire à ces associations inhérentes aux structures de la langue, en refoulant le système des parties du discours » (p.162).

« La parole poétique crée sa propre langue à l'intérieur de la langue vernaculaire ».

« La poésie est le moment apertural de la parole » (p. 165).

C'est donc Hölderlin qui permet cette analyse que fait Maldiney.

Il faut se souvenir que Hölderlin a été désignée par Heidegger (et par d'autres) comme « le poète du poète » (*Der Dichter des Dichters*). Ce qui veut dire que les poèmes de Hölderlin *parlent avant tout de la poésie elle-même*. Poésie de la poésie elle-même. Il dit poétiquement ce qu'est la poésie : son *dire* et son *dit* (ce qu'il dit) coïncident : sa forme (poétique) dit son contenu (la poésie), même s'il parle explicitement d'autre chose, d'un autre événement – par exemple : un soir d'été.

C'est pourquoi on peut dire qu'un poème de Hölderlin est « *métaphorique* ». Et Hölderlin lui-même le dit. Or, la « métaphore » est *un transport, un transfert*. Mais on se tromperait si on disait qu'un transport métaphorique va du propre au figuré, car c'est *l'inverse* qui se produit selon Hölderlin : la *métaphore va du sens figuré* (càd. du sens qui désigne, qui représente – attention : représenter ne veut pas dire imiter ni ressembler, mais remplacer) donc du sens figuré *au sens propre* (au sens originaire, au sens premier, initial, à la présence, *au nom qui « appelle »*). La métaphore – ou la poésie – appelle, appelle à la présence.

C'est pourquoi Maldiney dit que chez Hölderlin la métaphore n'est pas seulement un transport, mais une *transformation*.

2) ANDRÉ DU BOUCHET.

Maldiney s'intéresse surtout à un recueil de Du Bouchet intitulé « *Ici en deux* ». Titre énigmatique, et qui pourtant indique et met en œuvre une notion générale, la notion de *séparation*. (cf ; « *Ici en deux* », « *L'emportement du meut* »)

La *séparation* est selon Du Bouchet le concept général des langues et de *la multiplicité des langues* – les langues sont séparées parce qu'elles sont multiples – ou, et cela revient au même, les langues sont multiples, parce que séparées. Ce concept implique la notion de *traduction* – ce que veut d'abord dire : *ici en deux langues*. Je cite Maldiney (AEE, p. 97) :

« Les langues sont à distance les unes des autres comme chacune d'elles l'est des choses. Traduire , c'est traverser d'un bord à l'autre de la faille qui sépare deux langues, ou qui sépare toute langue des choses. Une langue est une traduction. En cela elle sépare. La traduction symbolise l'union de deux choses séparées, en ce point d'éclatement de l'espace et du temps où s'inaugure leur séparation. Traduire la séparation entre le « dire » et le « à dire » et, par là, nouer le lien du « entre », voilà dans sa simplicité déconcertante, l'acte propre de la poésie ».

Texte important puisqu'il identifie traduction et poésie.

Cela veut dire existe un « *écart* » intérieur au mot lui-même – et c'est cet écart qui rend possible la poésie : écart entre ce qu'il donne à entendre et ce qu'il donne à comprendre. A l'écart de la signification (c'est-à-dire si je fais abstraction de la signification et donc si je ne le comprends pas) il apparaît comme un mot *étranger*. Donc : il y a de *l'étranger* dans les mots d'une langue. *Est-ce la sonorité ou est-ce le sens ?* La sonorité apparaît étrangère, *quand je la sépare de la signification*. « La parole n'existe qu'à vouloir rejoindre le dehors » (p. 108). (Cf. Mallarmé : « Aboli bibelot d'inanité sonore »). Ou encore : « C'est toujours à partir de la chose à dire que nous prenons la parole » (p.108).

André du Bouchet et Maldiney comparent la parole à la marche : « la marche ou la parole ouvre en avant de soi ... le vide, le rien, l'ouvert » (p. 112). L'homme marche à travers le monde et parle à travers la langue. *Traversée*.

C'est pourquoi Maldiney s'intéresse au graphisme des poèmes d'André du Bouchet. *Les BLANCS de la page* : « les blancs commandent l'articulation rythmique de la page » (AEE, p. 113). Les blancs ne sont pas seulement des substituts de la ponctuation.

Dans AE, Maldiney reprend la remarque des « blancs » en en faisant une relation « d'intermittence » (AE, p. 226) et un rapport au « muet ». Maldiney écrit : « les blancs sont les ressources de son dire ... Là où la parole va se refermer sur soi, *elle renaît plus loin* » (AE, p. 219). Le blanc est une stratégie de réintroduire du *muet* dans une langue.

Alors, faut-il dire que *traduction et poésie* sont semblables : semblablement « entre deux-langues », semblablement « ici-en deux ».

Je veux ajouter une remarque, car André du Bouchet non seulement a écrit des poèmes, mais a fait des traductions du grec et de l'allemand au français. Il a traduit notamment des poèmes de Hölderlin en français.

Et tout particulièrement il connaissait sans aucun doute le cours de Heidegger sur la « traduction » qu'il a dû lire en allemand et dont je veux vous parler un peu : *c'est le cours de Heidegger sur Parménide (1942-44)* :

il est très intéressant de noter qu'en allemand le mot qui dit « traduction » a deux sens – ou plutôt l'allemand comporte deux mots quasiment semblables :

- . *le mot übersetzen* dont le préfixe « über- » est inséparable du radical « setzen » (ce qui donne au participe passé : « übersetzt »), qui veut dire traduire d'une langue dans une autre langue.

- . *le mot übersetzen* où le préfixe « über » est séparable du radical (ce qui donne au participe passé « übergesetzt » et qui veut dire franchir et passer sur un autre rive (par exemple: faire passer des marchandises sur une autre rive ou des passagers).

Dans l'analyse de Heidegger, le 1er sens concerne la traduction « entre deux langues », alors que le 2ème sens veut dire le passage, le transfert, ou la transformation. C'est le sens du langage poétique : pour Heidegger, le langage poétique est « passage, transfert, transformation » comme c'était déjà le cas pour Hölderlin : le poème n'est pas une traduction entre deux langues, mais un transfert et une transformation des mots *d'une même langue*. C'est ce que veut dire aussi le motif du « ici en deux » chez André du Bouchet – la poésie se produit dans la séparation, non pas de deux langues, mais des mots d'une même langue, dans la création de mots et d'expression. Et les blancs entre les mots sont l'apparaître du « muet », c'est-à-dire du silence dans une langue.

3) FRANCIS PONGE – Mots / choses

(*In Le grand recueil, tome II – My creative method*)

Sur le thème « mots/choses », Maldiney fait appel à Ponge.

Maldiney écrit dans *Le vouloir-dire de Francis Ponge (1993)*: « Le dire de Fr. Ponge est *un événement transformateur de la langue* » (p.13). Qu'est-ce que cela veut dire ?

Je cite encore Maldiney: « Francis Ponge se tient entre les choses et les mots et ce « entre » est à la fois l'objet et le moteur de son dire. D'un tel « entre » il y a en effet beaucoup à dire, gouverné qu'il est par un principe d'incertitude » (VDP, p. 15)

Or Ponge :dit » J'ai toujours balancé entre le désir d'assujettir la parole aux choses et l'envie de leur trouver des équivalents verbaux. Jamais pourrais-je sortir de là ? » (VDP, p.35).

Et encore Ponge : « Ce qui nous fait reconnaître une chose *comme chose*, c'est exactement le sentiment qu'elle est différente de son nom, du mot qui la désigne » (VDP, p. 74). Cela peut paraître étrange, car cela veut dire que,

si nous n'avions pas de mots ou de noms, nous ne pourrions pas reconnaître les choses comme choses, càd. l'être des choses et qu'elles sont choses : qu'elles sont et ce qu'elles sont – mais de quoi pourrions-nous les distinguer si nous n'avions pas de mots ? C'est dire que les mots/les noms nous font voir la *différence ontologique* : que les choses sont et qu'elles sont ceci ou cela – la différence de l'être et de l'étant.

Donc : Seul le langage accède à la différence de l'être et de l'étant – la perception ne suffit pas. (Heidegger).

Donc : entre mots et choses règne un principe d'incertitude, qui repose sur une notion d'équivalence et de différence.

Donc : distinguer les définitions de mots et les descriptions de choses. Selon Maldiney, il s'agit de ressaisir la *rencontre* avec les choses et de dire la *surprise*. On le sait, rencontre et surprise sont des mots essentiels de la phénoménologie de Maldiney. Et c'est ce qu'il trouve chez Ponge.

D'où le désir de Ponge de « donner la parole au monde muet - Le monde muet est notre seule patrie » (p. 39 et 42). (Cf. le muet chez A du Bouchet).

Est-ce à dire que le langage n'est pas notre patrie ? Non (voir ci-dessus : seul le langage...).

Si on prend, avec Ponge un objet comme « le volet » (« *Plein ouvert-plein fermé* »), Ponge élabore et met en œuvre la notion de pli, comme le remarque Maldiney et Maldiney écrit : « le pli symbolise l'union de l'être et de l'étant au lieu même de leur séparation » (p.48-49).

Le volet est-il un *symbole* alors ?

Non, ce ne sera pas le terme employé pour dire la parole ou la poésie. Ce sera le terme de « OBJEU ».

Qu'est-ce qu'un « objeu » ? Maldiney dit : « L'objeu est le produit d'une activité ludique par laquelle Ponge veut « refaire » le monde » (p. 61).

Par exemple : le soleil : « le soleil n'est pas un objet. Le pouvoir du logos dépasse absolument la logique de l'objet... Le plus brillant des objets du monde n'est pas un objet » (p. 63-64). Qu'est-ce alors que le soleil ? C'est un *trajet*. Comme une toupie.

L'objeu est un « jeu de mots » ,

l'objeu est l'impossible objet en suspens.

Je voudrais prendre l'exemple d'un objet/objeu et d'un vers d'un poème de Ponge : « *l'eau* »,

Ponge écrit « Ô verre d'abstractions pure ». (HM, p. 76-80).

Comment parler de l'eau ? Comme transparente, sans couleur, qui prend la forme du contenant, mobile etc. Mais cela ne dit pas ce qu'est l'eau, car il y a beaucoup d'autres objets qui sont transparents et prennent la forme du contenant, sont mobiles – cela n'est pas propre à l'eau – ces déterminations sont des abstractions et confinent au concept.

Alors, on peut parler de l'eau comme eau qui court, eau courante. Alors l'eau n'est pas un objet, mais un trajet.

Mais a-t-on atteint la spécificité de l'eau ? Or, l'écriture aussi « court » : « la cursivité de l'écriture est la même que celle de l'eau qui court » (p. 81).

De même Ponge dira que le vol de l'hirondelle et l'écriture sont comparables.

Que dire alors de « l'objeu » ? C'est le lieu de « transferts et de contre-transferts » (p. 59).

Mais je pense que les « objeu » de Ponge fonctionnent surtout comme des comparaisons, des descriptions de comparaisons.

Conclusion : C'est en participant à l'*énergie interne* de la langue qu'un parlant devient poète. (p. 47) (CF. *Humboldt : Introduction à l'oeuvre sur le Kavi* : une langue n'est pas un produit ou une oeuvre (*ergon*), mais une énergie (*energeia*) – donc une force et une dynamique. Notamment tout acte de langage suppose la mobilisation de la langue tout entière.
